



ILS CONNAISSENT LE PRIX DE LA CÉLÉBRITÉ.



DIRECTEUR ARTISTIQUE

CÉDRIC KLAPISCH

DIX POUR CENT

UNE SÉRIE CRÉÉE PAR FANNY HERRERO



Plus  passion



Mathias, Andréa, Gabriel et Arlette sont les quatre piliers d'une prestigieuse agence de comédiens. Ils forment une famille professionnelle talentueuse, sous l'autorité paternelle du fondateur de l'agence ASK, Samuel Kerr. La mort soudaine de Samuel fait vaciller ce fragile équilibre. Vont-ils réussir à sauver l'agence et à relever le défi que leur posent leurs « stars » ?

Série de 6 x 52 minutes.

Réalisée par **Cédric Klapisch, Lola Doillon et Antoine Garceau**

Créée par **Fanny Herrero**

D'après une idée originale de **Dominique Besnehard, Michel Vereecken et Julien Messemackers**

Scénario de **Fanny Herrero, Nicolas Mercier, Quoc Dang Tran, Sabrina B. Karine, Camille Chamoux, Éliane Montane, Anaïs Carpita, Cécile Ducrocq, Camille de Castelnaud et Benjamin Dupas**

Une production **Mon Voisin Productions et Mother Production Dominique Besnehard, Michel Feller, Harold Valentin et Aurélien Larger**

Une coproduction **Ce qui me meut**

Avec le soutien de la **Région Ile-de-France**

Avec la participation du **CNC**

Avec le soutien de la **PROCIREP** - Société des producteurs et avec le soutien de l'**ANGOA**

Producteur associé et directeur artistique **Cédric Klapisch**

Musique originale de **Loïk Dury et Christophe « Disco » Minck**

Avec la participation de **France Télévisions**

Direction de l'unité fiction **Thierry Sorel**

Conseillère de programmes fiction **Fanny Rondeau**

Fiche artistique

Camille Cottin (Andréa Martel)

Thibault de Montalembert (Mathias Barneville)

Grégory Montel (Gabriel Sarda)

Liliane Rovère (Arlette Azémar)

Fanny Sidney (Camille Valentini)

Stéfi Celma (Sofia Leprince)

Nicolas Maury (Hervé André-Jezak)

Laure Calamy (Noémie Leclerc)

Philippine Leroy-Beaulieu (Catherine Barneville)

François Civil (Hippolyte Rivière)

Ophélie Kolb (Colette Brancillon)

Avec la participation de **Cécile de France, Line Renaud, Françoise Fabian, Nathalie Baye, Laura Smet, Audrey Fleurot, Julie Gayet, JoeyStarr et François Berléand.**

Avec la participation amicale de **Zinedine Soualem et Gilles Lellouche.**



AGENTS SECRETS

par **Dominique Besnehard et Michel Feller**

Les prémices de *Dix pour cent* remontent à octobre 2006, quand nous avons eu, en présence de Julien Messemaekers, l'idée de cette série, fruit de nos expériences dans l'univers des agences artistiques. Nous avons la conviction que ce métier si particulier et l'univers qui l'entoure allaient nous permettre de mélanger notre vécu d'anciens agents, riche en événements, avec la fiction, qui fut pendant longtemps le moteur de nos vies.

Dans une agence, l'artistique côtoie le relationnel, où vraies rencontres et conflits sont en nombre égal. Nous avons l'intuition que la confrontation de tout cela allait permettre de développer de beaux personnages de fiction.

Ce métier d'agent, pour lequel nous percevions alors chacun 10% de commission sur les contrats – d'où le titre – en échange de 100% de notre temps, est fait de passions mais aussi de névroses. En effet, être agent artistique, en France, ce n'est pas seulement décrocher des rôles et des contrats, c'est aussi être le confident, le conciliateur, le psy, le punching-ball, bref, l'homme ou la femme à tout faire pour les talents que nous représentions. Les pièges d'une telle aventure étaient nombreux.

***Dix pour cent*, une « dramédie »**

Nous ne voulions pas nous limiter aux « private jokes » sur le métier et sur le cinéma. Il s'agissait aussi pour nous de raconter la vie d'une PME, qui fait à la fois rêver et qui est soumise aux problèmes de toute entreprise. Nous souhaitions par ailleurs éviter de faire quelque chose de trop « trash » et d'exclusivement voyeur, même si nous ne voulions

pas épargner nos personnages. *Dix pour cent* se situe dans le registre de la « dramédie », autrement dit un mélange d'humour et de situations plus dramatiques. La série explore la vie d'une agence artistique, avec pour personnages principaux ses quatre associés. Dès le départ, l'originalité et le sel de la série étaient de vouloir proposer à des comédiens de renom de jouer, en guests, leur propre rôle. Répondre à ce monde actuel, où tout est prétexte à un « reality show », par une fiction qui joue justement avec ces codes-là nous semble moderne et surtout drôle. C'est la première fois en France que l'on propose une telle série, une comédie humaine consacrée presque exclusivement à l'univers de ce métier de l'ombre. Une série qui lève aussi le rideau, pour le plaisir de tous, sur les coulisses de cette profession.

Après des débuts un peu difficiles, nous avons décidé de nous associer à Harold Valentin, de Mother Production, qui adorait le ton de la série tout en ayant un point de vue assez différent car plus distant de ce monde des agents. Nous avons approché ensemble Thierry Sorel et Fanny Rondeau, à France 2, qui ont rapidement aimé notre projet tout en étant conscients de faire une série professionnelle sans flic, avocat ni médecin. Pour France 2, c'était un vrai pari. Ils nous ont accompagné jusqu'à ce jour avec détermination. C'est avec Mother Production que nous avons constitué le noyau dur du pôle des auteurs qui ont écrit la série, avec en chef de ligne l'auteur Fanny Herrero, aujourd'hui créditée au titre de la création de *Dix pour cent*. Son rôle a été déterminant pour nous dans l'écriture des six épisodes.

Des anecdotes authentiques

Chaque point de départ des épisodes est vrai, même si nous n'avons pas souhaité prendre le comédien ou la comédienne à qui l'anecdote était arrivée, pour garder une certaine distance et laisser la place à l'invention. Ainsi, après avoir consacré vingt-deux années de sa vie aux autres, Dominique a partagé ses souvenirs et une vingtaine d'agendas professionnels qu'il a commentés. Chaque page regorgeait d'anecdotes plus savoureuses les unes que les autres : une première humiliation face à Hollywood, deux actrices de 75 ans qui se crêpent le chignon pour obtenir le même rôle, un couple mère/fille qui se retrouve sur un même film, une star qui doit gérer maternité et cinéma, deux célébrités qui se détestent dans la vie et qui doivent jouer une histoire d'amour dans un film d'époque... autant de sujets qui demandaient à nos stars françaises une certaine dose d'autodérision assez courante chez les acteurs anglo-saxons.

Mais en France, « s'amuser » avec son image publique peut faire peur et certaines stars ont craint, en jouant leur propre rôle, que leur image soit écornée. Pas tous heureusement. Pour preuve, les neuf formidables acteurs stars qui nous accompagnent sur les six épisodes de cette première saison.

Dominique avait rencontré Cédric Klapisch sur le tournage de son film *Casse-tête chinois*, dans lequel il jouait. À l'issue du tournage, l'idée lui est venue que Cédric serait le parfait réalisateur et directeur artistique de notre série. Son amour des acteurs, le sens qu'il a du mélange subtil entre comédie et sentiments, son regard aigu sur notre monde contemporain... Autant de qualités que nous recherchions pour « piloter » la série. Sa réponse à notre première demande : « *Pourquoi pas...* » Un pourquoi pas qui s'est vite transformé en un formidable engagement de chaque instant de sa part. Son talent et son nom ont enfin convaincu tout le monde.

Dix pour cent est une série qui nous a demandé à tous d'être inventifs à chaque étape ; par son sujet bien sûr, mais aussi par la confiance que nous avons accordée aux réalisateurs qui faisaient là leurs premiers pas dans le cadre particulier de la télévision. Inventifs dans la façon d'envisager les journées de tournage pendant lesquelles nos trois réalisateurs, Cédric Klapisch, Lola Doillon et Antoine Garceau se relayaient sur le plateau au cours d'une même journée ; inventifs dans la réalisation ; inventifs dans l'association des partenaires financiers qui collaboraient là pour la première fois.

Dix pour cent est le résultat d'un vrai travail d'équipe avec un seul et même but : que l'agent fasse le bonheur des spectateurs.



Fanny Herrero, scénariste et créatrice de la série

Parlez-nous du thème de la série...

Quand Harold Valentin et Dominique Besnehard m'ont proposé de travailler sur le projet, j'ai tout de suite aimé cette arène originale et dramaturgiquement très fertile, parce que c'est un milieu instable où tout peut basculer rapidement. Dans une agence artistique, les projets peuvent s'arrêter brusquement, les comédiens être remplacés par d'autres sur un film, et bien sûr, une star dont on a bâti la carrière peut quitter son agent. Les acteurs sont des personnes complexes, avec des problèmes et des angoisses comme tout le monde, mais leur exposition médiatique crée une grande fragilité chez eux. Derrière le fantasme de la célébrité, il y a le prix à payer de la notoriété. Évidemment, c'est un milieu privilégié, ces gens bénéficient d'un réel confort de vie, mais cela ne les empêche pas de vivre des moments d'angoisse et de doute, ni de craindre que tout s'arrête – au contraire. Les agents sont souvent en charge de cette partie inquiète, fébrile, de la vie des acteurs. De plus, la célébrité crée un « effet loupe » : tout est perçu et vécu avec plus d'amplitude, d'emphase et de folie, ce qui est aussi très propice à la création d'un univers de comédie.

Un milieu spécifique, certes, mais le besoin de reconnaissance n'est-il pas commun à tout individu ?

C'est ce qui rend – je l'espère ! – la série assez universelle. L'agent exerce une profession difficile et ingrate : il travaille dans l'ombre, au service de quelqu'un qui est dans la lumière. Il faut être solide pour conseiller, représenter et orienter des acteurs. Dévoué à son métier, l'agent tire de la satisfaction à voir son acteur décrocher un rôle, réussir sa carrière, recevoir un prix. Pour autant, les agents sont rarement remerciés par leurs talents. Un acteur a besoin d'être protégé, guidé, mais une fois au sommet, il oublie un peu celui qui lui a, entre autres, permis d'y accéder.

N'est-ce pas rageant ?

Les agents sont inconnus du grand public, mais pas des gens du métier. Œuvrer en coulisse, créer des rencontres, choisir des projets pour un acteur, sont autant de décisions et d'intuitions qui donnent aux agents un certain pouvoir, reconnu par la profession. La reconnaissance du public, ils l'ont par procuration, grâce à leurs acteurs et aux films. La plus grande peur d'un agent, c'est de perdre un de ses talents. Cette dépendance entre acteurs et agents est aussi à mon sens un des éléments importants de la série, car elle crée de forts enjeux humains. L'agent et son acteur forment une sorte de couple, dont l'anneau de mariage serait les fameux « 10 % » pris sur le cachet de l'acteur ! En cas de séparation, il y a évidemment quelque chose de l'ordre d'une rupture amoureuse. Et pour l'agent, la douleur tient autant à la perte de l'acteur qu'au regard des gens du métier – souvent impitoyable car c'est un milieu violent – sur ce qui apparaît comme un échec, voire une humiliation.

Comment a été défini le profil de chaque personnage ?

En parlant beaucoup avec Dominique de son expérience, en rencontrant des agents, pour garantir une certaine véracité. Mais aussi en imaginant des figures contrastées qui racontent différentes facettes du métier, et donc différents rapports à la vie, l'art, l'argent... Nous avons souhaité créer des personnages féminins forts, autonomes, indépendants. Je ne voulais pas qu'elles s'accomplissent à travers un homme, mais qu'elles vivent pour elles-mêmes. Le personnage d'Andréa est de ce point de vue assez atypique en télévision : c'est une femme impétueuse, pulsionnelle, parfois brutale, libre sexuellement – des caractéristiques qui, au féminin, sont peu fréquentes car elles sont soi-disant « antipathiques ».

Les femmes dotées de tempérament doivent-elles être forcément antipathiques ?

Je cherche toujours à lutter contre les idées reçues, surtout quand elles concernent le genre. On tolère beaucoup moins de choses au féminin qu'au masculin. Un homme séducteur, volage, menteur, manipulateur passe très bien en fiction ; mais une femme, beaucoup moins. On l'accepte si elle est maman ou amoureuse ! C'est très important pour moi que les personnages de *Dix pour cent* nous jouent une autre musique, celle de la vie, celle de 2015. Et en comédie particulièrement, il faut se méfier de la tiédeur, de la douceur. Il faut pouvoir se laisser aller à l'excès, à jouer des grandeurs et mesquineries des personnages. La méchanceté, c'est jubilatoire ! Je m'intéresse souvent plus aux défauts des personnages qu'à leurs qualités.

Vous avez collaboré à tous les scénarios. Comment avez-vous procédé ?

Après le départ de Nicolas Mercier, qui avait posé les premières bases de la série, je me suis entourée d'une solide équipe d'auteurs, choisis en concertation avec Harold Valentin, mon producteur, qui a été très impliqué dans le suivi de l'écriture. Ce sont pour la plupart des gens avec qui j'avais déjà travaillé sur d'autres séries, ou alors qui font partie du même collectif de scénaristes que moi (Le Sas, créé en 2007) : Quoc Dang Tran, Sabrina B. Karine, Anaïs Carpita, Cécile Ducrocq, et Benjamin Dupas. Mais certains auteurs m'ont été présentés par Harold, comme Éliane Montane, ou encore Camille Chamoux, comédienne venue du one woman show. Et pour garantir la cohérence de l'ensemble – caractérisation des personnages, continuité des histoires, précision du registre –, il était important que je co-écrive tous les épisodes. J'adore travailler à plusieurs : on se nourrit mutuellement.

ASK
KERR



RÉALISATEURS



Cédric Klapisch, producteur associé, directeur artistique et réalisateur

Comment êtes-vous arrivé sur *Dix pour cent* ?

Dominique Besnehard jouait le rôle d'un éditeur dans mon dernier film, *Casse-tête chinois*, et il m'a parlé de son projet après le tournage. Il m'a fait lire les deux premiers épisodes et j'ai vraiment beaucoup aimé. J'ai tout de suite été impressionné par la qualité de l'écriture.

Casse-tête chinois a été un film très compliqué (qui méritait bien son titre). Je n'avais pas forcément envie de me remettre à écrire tout de suite après cette expérience épuisante.

Vu mon goût inconditionnel pour les acteurs, le sujet de la série était vraiment tentant et l'idée d'avoir un scénario fini avec une histoire et une construction déjà bien aboutie m'a convaincu.

Pour un auteur comme vous, est-ce difficile d'arriver sur un projet où il n'y a pas votre « patte » ?

Un air de famille est le seul film que je n'ai pas écrit au départ. Pour autant, je ne le considère pas comme un travail de commande. Un film est toujours le résultat d'une collaboration avec des auteurs, des acteurs et des techniciens.

Avec Bacri et Jaoui, il m'avait fallu rentrer dans un univers très fort et très construit par eux auparavant.

Dix pour cent a été différent. Les lignes devaient bouger au préalable pour pouvoir intégrer certaines de mes idées de mise en scène. Cela a nécessité pas mal d'allers-retours avec les scénaristes pour trouver le ton juste avec lequel je me sentais

à l'aise vis à vis des actrices que je devais diriger (Cécile de France, Nathalie Baye et Laura Smet).

Une des motivations à travailler sur cette série a été de découvrir cette nouvelle génération de scénaristes qui est en train de naître en France. Ces auteurs nourris par les séries américaines et enthousiastes à l'idée de moderniser la fiction dans la télévision française. Cela a vraiment renforcé mon désir de collaborer au projet. Fanny Herrero, qui a chapeauté l'écriture de la série, m'a présenté la dizaine d'auteurs qui ont participé avec elle aux six épisodes.



En quoi cette nouvelle génération vous a-t-elle séduit ?

Par son rapport différent et plus moderne à l'écriture. Les dialogues, les situations, les sujets traités sont tous très actuels. Tout cela était assez loin de l'image que je me faisais de la télévision française un peu vieillotte. La différence de qualité est vertigineuse et de mon point de vue, il n'y a pas un tel décalage entre le cinéma américain et le cinéma français...

Je ne sais pas si nous y sommes arrivés, mais c'était un des buts : tenter de faire différemment... Un des enjeux majeurs de cette série était par exemple de s'autoriser à mettre en avant de nouveaux comédiens, peu connus du grand public. Je dois d'ailleurs saluer ici l'audace de Fanny Rondeau et Thierry Sorel qui ont vraiment « joué le jeu »...

Le style du récit conserve des zones d'ombre, sans pour autant perdre le téléspectateur...

C'est justement un des aspects modernes de l'écriture de *Dix pour cent* ; elle s'autorise des ellipses. La partie comédie procède aussi de ce que l'on ne dit pas et que l'on sous-entend. J'aime beaucoup les références aux comédies américaines tant classiques (Wilder, Lubitsch, Capra), qu'actuelles (les frères Farrelly, Paul Feig, Judd Apatow...) qu'ont les auteurs. Le succès des séries depuis quelques années change le rapport des gens (et notamment des jeunes) vis à vis de la fiction. Dans les années 1980, on pensait que les jeunes, nourris aux clips, n'auraient plus la patience de voir des films de 2h. Aujourd'hui, les ados sont habitués à 50 heures de fiction... Le rapport s'est presque inversé.

A votre avis, ce fossé entre fiction américaine et française est-il lié au fait que le métier de scénariste est mieux reconnu et valorisé aux États-Unis ?

Il est vrai qu'en France, le scénariste a souvent été le parent pauvre. Il le demeure encore aujourd'hui quand on compare la situation avec les scénaristes américains qui sont considérés à l'aune des grands réalisateurs. C'est en train de changer, car on réalise le rôle fondamental du scénario et des auteurs en télé.

Dans *Dix pour cent*, on est dans une logique collective – avec plusieurs scénaristes, plusieurs réalisateurs, plusieurs producteurs. Ce travail collégial est bien loin de l'image française de l'auteur-réalisateur seul maître à bord. Pourtant il n'existe pas encore en France de « showrunner » comme il y en a aux États-Unis (David Chase, Matthew Weiner, Alan Ball ou David Simon).

Quel a été votre apport dans *Dix pour cent* ?

Pour moi, tout est parti du fait de concevoir et envisager le projet de manière collégiale et collective. Ça n'a été possible que parce que les producteurs, notamment Dominique Besnehard et Harold Valentin, m'ont permis de travailler avec des gens en qui j'avais toute confiance, Lola Doillon et Antoine Garceau. Et la même équipe technique a travaillé sur les 6 épisodes. Ça a été une expérience étonnante car je crois que cela ne s'était jamais fait auparavant. Nous n'avons jamais été ni en désaccord ni en compétition parce qu'il y a une vraie cohérence entre nos goûts esthétiques et artistiques respectifs ; nous aimons le même genre de cinéma, nous rigolons des mêmes choses.

Autre point important, les choix esthétiques faits en amont (décors, éclairage, utilisation de deux caméras...), qui ont permis d'aller vite au tournage.

Quel bilan tirez-vous de cette incursion dans la télé ?

Nous sommes contents du résultat mais ça a été plus dur qu'on l'envisageait [rires] ! Les onze jours de tournage par épisode exigeaient d'inventer un langage, de faire un travail d'adaptation pour la mise en scène. Et puis, beaucoup d'acteurs connus ont refusé de participer. Comme la série est en grande partie basée sur des « guests », les scénaristes avaient écrit pour des acteurs précis. Donc, à chaque refus, il a fallu réécrire les textes, les adapter pour quelqu'un d'autre, les proposer de nouveau, etc.

Pourquoi tant de refus ?

Ce n'est pas forcément facile d'assumer de jouer un personnage qui porte son nom. Cécile de France joue ainsi ici une fausse Cécile de France. Il faut du culot et une bonne dose d'humour et de second degré pour accepter de porter ce drôle de costume sur un faux soi-même...

Beaucoup ont sans doute aussi eu un peu peur du côté « télé » ; il y a encore une énorme barrière, une hiérarchie très forte qui existe pour bon nombres d'acteurs en France (je crois que ce n'est plus le cas aux États-Unis). On a été un peu surpris de ces réactions, mais on a d'autant plus apprécié ceux qui plongeaient avec nous et avec enthousiasme dans l'aventure.

Derrière le glamour, quatre agents font équipe mais ce sont quatre travailleurs de l'ombre très différents...

La question « comment des personnalités différentes vont-elles parvenir à s'associer » est, pour moi, au cœur de la série (comme elle l'est d'ailleurs dans presque tous mes films). Dans un même lieu se retrouvent des gens qui n'ont aucun rapport les uns avec les autres et qui doivent réussir à cohabiter. Un microcosme où circulent jalousie, haine, amour, jeux de pouvoir. C'est forcément intéressant à observer...

Montrer l'envers du décor, est-ce une manière de rendre hommage à cette profession ?

C'est ainsi que je comprends *Dix pour cent*. Il ne s'agit pas seulement des 10 % du salaire d'une star que l'agent touche. Pour moi cette série parle en général de tous ceux qui vivent dans l'ombre derrière des gens importants. Ce n'est pas du tout spécifique au showbiz.

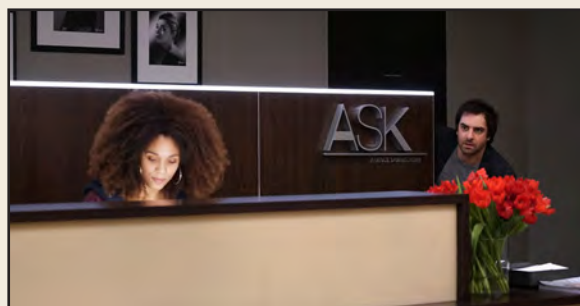
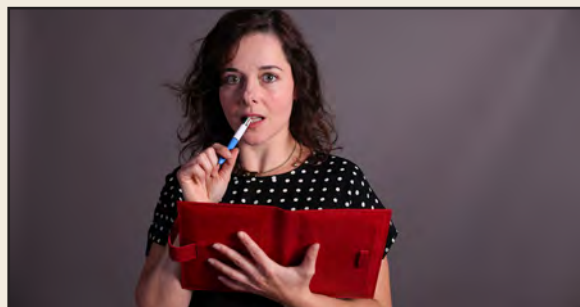
À l'heure où les séries regorgent de flics, d'avocats, en prise directe avec toutes vicissitudes de la vie quotidienne, cela nous amusait de choisir comme protagonistes des agents qui travaillent, eux, derrière les stars et les paillettes dans un bureau banal.

Plonger dans les coulisses de leurs vies personnelles permet d'atteindre des drames humains qui se jouent derrière le côté « people » par le biais de la comédie. Le but est de parler de l'Humain.

Il y a dans *Dix pour cent* comme une mise en abyme qui permet, à mon sens, de créer un spectacle télévisuel moderne et inventif. Ce sont ici ceux qui jouent les drames qui vivent des drames. Ces acteurs, dont c'est le métier de transmettre des émotions, les vivent, et subliment ainsi ce que tout un chacun peut ressentir dans sa propre vie.

Au fond dans *Dix pour cent* on ne fait que revenir au sens littéral du mot « people ». Les people sont des gens...





Lola Doillon, réalisatrice

« Outre son sujet, *Dix pour cent* m'intéressait beaucoup pour deux raisons. D'abord, me frotter à la télévision. Le petit écran impose de faire un film dans un temps – comment réaliser un 52 min. en onze jours ? – et un format donné ; il faut donc organiser le tournage selon cette exigence. Qui dit contraintes dit défis, et ça, ça m'intéresse, ça m'amuse. Ma seconde motivation était de faire l'expérience du partage de travail, avec le challenge humain que cela génère, puisqu'il s'agit d'œuvrer en symbiose. Dès le départ, l'idée de Cédric Klapisch était que l'on travaille ensemble, que l'on partage, que l'on forme un trio. Le fait que l'on se connaisse très bien – Cédric, Antoine Garceau et moi – a facilité notre cohésion.

On a tout partagé : les repérages, le casting, les journées. On a lu tous les épisodes, même ceux des autres, échangé nos idées. Avant le tournage, on a effectué des séances de lecture avec les comédiens principaux et Fanny Herrero pour une préparation optimale. On a décidé que les acteurs, l'équipe et les décors ne bougeraient quasiment pas. On a optimisé les décors et nos énergies : l'un venait le matin, l'autre pour 14h, etc. On s'adaptait. On s'interchangeait. On a gagné du temps et de l'énergie. C'était génial et intéressant de travailler ainsi à trois.

La stimulante étrangeté

Pour les comédiens et les techniciens, ce parti pris a certainement semblé bizarre, et a nécessité qu'ils s'acclimatent. Imaginez devoir travailler avec un réalisateur le matin, un autre l'après-midi et un troisième un peu plus tard ! On ne s'est pas infligé un dogme genre « il faut filmer comme ça ». En revanche, nous devons garder une osmose dans la manière de réaliser afin que chaque épisode participe de la série, afin qu'il y ait une vraie continuité. Je crois qu'une fois la phase d'adaptation passée, tout le monde s'est réjoui de cette étrangeté. Chaque réalisateur, en revenant, insufflait une autre énergie, tournait pendant deux heures. Puis un autre venait...

L'envers du décor

J'aime ces agents, ces personnages ; ils sont drôles, ils me touchent. Cela m'amuse d'évoquer l'univers du cinéma à travers le quotidien de ces gens de l'ombre et de leur regard. De les découvrir, eux, avec tout à la fois leurs qualités de négociateur et de nounou d'acteurs.

La richesse du contenu de *Dix pour cent* vient de Dominique Besnehard, de son histoire. Il incarne vraiment l'évolution du cinéma. Il fait un peu le lien entre une époque révolue ou en passe de l'être et la nouvelle génération qui est plus brutale. Le cinéma a toujours été un monde difficile, mais peut-être qu'aujourd'hui il l'est encore un peu plus avec un sens du business et du marketing plus affirmé, voire agressif. Nul mieux que lui ne pouvait parler de ce métier. Les agents comme lui donnent leur vie au cinéma. Dominique s'est dévoué avant tout à ses acteurs. Il a eu, je crois, envie de montrer ça ; l'histoire de ces petites mains qui peuvent être de redoutables stratèges et témoigner d'une dévotion totale envers leurs acteurs, au point de s'oublier. Très peu d'agents parviennent à construire une vie de famille car leur métier avale une grande partie de leur énergie et de leur temps. Ils sont amoureux de leurs acteurs dans le sens le plus noble du terme. Prêts à prendre le premier avion pour partir rejoindre un comédien en manque de confiance, prêts à se rendre « au chevet » d'un acteur ou à batailler pour qu'il obtienne un contrat intéressant, gérant tout autant sa vie professionnelle que personnelle. On dit toujours que la réalité dépasse la fiction ; c'est vrai. Nous n'avons montré que les 10 %. Nous n'oserions jamais le faire avec les 90 % restants ! [*rires*] »



Antoine Garceau, réalisateur

Qui êtes-vous, Antoine Garceau ?

J'ai longtemps travaillé comme premier assistant pour Jaoui, Chéreau, Tolédano et Nakache. Et Cédric, notamment sur ses deux derniers longs métrages, *Ma part du gâteau* et *Casse-tête chinois*. On s'est vraiment bien entendus, on était arrivés à un degré de collaboration extrêmement agréable ; quand Dominique Besnehard lui a proposé la série, Cédric a demandé à Lola et moi de faire partie de l'aventure car il n'était pas en mesure de réaliser les six épisodes. Evidemment, j'ai tout de suite accepté et je ne le remercierai jamais assez, ainsi que les producteurs, de la confiance qu'il m'ont accordée. Etre assistant est une chose, mais quand vous réalisez, c'est vers vous que les comédiens et les techniciens se tournent pour obtenir des indications techniques ou scénaristiques ; et j'ai adoré ça. Lorsque j'ai pris mes fonctions, et même si je n'ai pas un « palmarès » de réalisateur, les comédiens de l'agence et les stars dévolues à mes épisodes, Audrey Fleurot, Line Renaud et Françoise Fabian m'ont fait confiance. Une première expérience formidable que j'ai goûtée avec plaisir !

Êtiez-vous familier avec cet univers d'agents artistiques ?

Parler aux comédiens et à leurs agents est un peu mon lot quotidien depuis vingt ans [*rires*] ! En lisant les scénarios, j'ai retrouvé des éléments que j'avais pu entendre, des situations que je pouvais imaginer ou en tout cas qui me semblaient cohérentes et concrètes ! Voir ces agents mentir, prêcher le faux pour savoir le vrai, emmener leurs talents dans les directions qu'ils ont choisies, c'était à la fois très surprenant mais très bien trouvé et ficelé.

Votre perception a-t-elle changé ?

Je n'ai avec les agents que des relations professionnelles, souvent par téléphone pour régler des histoires de plannings de comédiens. Je les trouvais parfois durs, intransigeants, compliqués à joindre et là, je me suis rendu compte de ce qu'ils pouvaient vivre au quotidien. Maintenant, j'ai beaucoup de tendresse pour eux. Une scène dans le deuxième épisode m'a beaucoup marqué, celle où il est question de racheter l'agence. Ils se rendent compte qu'ils n'ont pas vraiment d'argent à part l'assurance-vie d'Arlette. Je trouvais ça à la fois touchant et malheureux de voir ces personnes passer leurs journées à négocier des cachets aux montants faramineux alors qu'ils n'ont relativement pas d'argent... hormis Mathias peut-être. *Dix pour cent* est en cela une espèce de démythification du milieu du cinéma car il ne s'agit pas seulement de champagne et de paillettes mais d'un quotidien qui est fait de travail. Et ces agents, avec la possible perte de leur agence, ont un rapport au travail qui les ramène à une sorte de réalité collective.

Une autre scène marquante se situe à la sortie du cimetière, dans l'attitude des personnages, telle Arlette qui tient le bras de Mathias. Un geste pas si anodin...

C'est touchant que vous l'ayez remarqué parce que pour moi, c'était extrêmement important qu'à ce moment-là, ils se donnent le bras. Même s'ils sont souvent en désaccord, ayant deux visions différentes du métier, une longue intimité existe entre eux. Arlette est le pilier de l'agence, elle sait très bien quoi penser de Mathias, elle l'a vu arriver à l'agence. Ce geste d'intimité était important et j'avais besoin de le montrer parce que je pense que Mathias respecte aussi Arlette même si elle ne représente plus grand monde excepté une scénariste qu'elle avait fait rentrer dans *Les Brigades du Tigre* ! Ce geste en dit long aussi sur le personnage de Mathias, qui n'est peut-être pas si mauvais que ça...





Épisode 1

Cécile de France



Épisode 2

Line Renaud / Françoise Fabian

LES GUESTS



Épisode 3

Nathalie Baye / Laura Smet



Épisode 4

Audrey Fleurot



Épisode 5

Julie Gayet / JoeyStarr



Épisode 6

François Berléand



LES AGENTS VUS... PAR CÉDRIC KLAPISCH ET FANNY HERRERO

Andréa Martel (Camille Cottin)

Andréa est « un brin » impulsive, voire hystérique. Mais ce qui la sauve, c'est son intelligence, sa foi dans la culture, les combats qu'elle mène pour que vivent au cinéma et au théâtre les projets de ses artistes. Il y a un côté Don Quichotte chez Andréa. Ce clivage entre la puissance de l'argent, du marketing, et la logique culturelle, est très contemporain. Elle est l'exact opposé de Mathias qui, avec un rien de cynisme ou parfois de philanthropie, aime à flirter avec les puissances de l'argent.

Mathias Barneville (Thibault de Montalembert)

Ambitieux, froid, Mathias n'est a priori pas un affectif. Mathias incarne le pouvoir, l'argent, les affaires, au détriment de l'affect. Il n'est pas idiot, il sait qu'il faut y mettre les formes, mais les acteurs restent pour lui son instrument de travail. L'argent et le pouvoir sont les moteurs de Mathias. Pourtant l'arrivée de Camille va bouleverser tous ses plans, tout ce qu'il a construit depuis son arrivée dans l'agence.

Gabriel Sarda (Grégory Montel)

Gabriel me fait penser au personnage de Xavier dans *L'Auberge espagnole*. Il est ce qu'il est : en vrac, pas cadré, pas glamour, normal ; l'opposé exact des stars. C'est certainement le personnage qui a été directement inspiré de Dominique Besnehard. Gabriel vit à travers ses acteurs, surtout ses actrices. Il valorise plus que tout la loyauté, la fidélité au point de brouiller les lignes entre sa vie privée et le travail.

Arlette Azémar (Liliane Rovère)

Arlette incarne la mémoire de l'agence et par là, du cinéma. Elle est très attachante parce que sa vision de la vie et du métier est saine. La comédie vient du fait que le mensonge et l'hypocrisie sont omniprésents dans cette agence, et Arlette ne ment jamais. Elle n'a plus l'âge de mentir, de faire des courbettes. Elle est drôle parce qu'elle est en décalage avec ses collègues qu'elle peut aussi moucher en les ramenant à des valeurs qui étaient aussi incarnées par le fondateur de l'agence.

Camille Valentini (Fanny Sidney)

Camille n'est pas agent mais a néanmoins un rôle crucial dans la série. Elle devient l'assistante d'Andréa, elle est peut-être plus discrète que ses collègues mais elle a de l'ambition et une envie d'en découdre malgré ses rapports rugueux à la vie. Son arrivée ébranle Mathias mais sa présence devient rapidement indispensable.

Contacts presse
France 2
Ludovic Hurel
01 56 22 43 69
ludovic.hurel@francetv.fr

Édité par la direction de la communication – Août 2015
Présidente-directrice générale de France Télévisions, directrice de la publication :
Delphine Ernotte Cunci
Directeur de la communication et du marketing de France Télévisions : Frédéric Olivennes
Directrice de la communication France 2 : Chantal Néret
Directeur délégué du Studio : Éric Martinet
Directrice adjointe de la communication externe, chargée de la presse traditionnelle
et du numérique : Aline Pivot
Responsable presse du pôle fictions : Isabelle Delécluse-Gallet
Responsable du service rédaction : Béatrice Dupas-Cantet
Responsable du service PAO : Nathalie Autexier
Responsable du service photo : Violaine Petite
Iconographes : Gabrielle Ferrandi et Barbara Coene
Copyright : Christophe Brachet - Benjamin Decoin - FTV - Mon Voisin Productions -
Mother Production
Responsable éditoriale : Amélie de Vriese
Rédaction : Mona Guerre
Responsable de la direction artistique : Philippe Baussant
Secrétaire de rédaction : Pierre-André Orillard